

LA ROUTE S'ACHEVE

Par JEAN ST-YVES (1)

—Mon lieutenant..., voulez-vous?... dites-nous des vers?

—Oh! oui... vous devez en savoir.

Et Pierre était si heureux de voir ce pauvre garçon, resté là-bas, un peu à l'écart, se reprendre à la vie, qu'il se laissa aller au vœu de tous et parla des maîtres qu'il avait aimés. Tout ce qu'il disait, c'était de la joie pour eux. Et cela lui était si bon de les voir émus, pris par la douce musique des mots, la beauté des images évoquées, qu'il obéissait à leur moindre désir, recommençait les mêmes choses tant qu'ils le voulaient.

Une mélancolie grave tenait les cœurs haletants. Mais ils ne souffraient plus. Les beaux vers qu'il s'étudiait à bien dire semblaient emporter toutes les douleurs.

Le lendemain, il passa une partie de la journée à leur dicter tout ce qu'il avait récité, tout ce qu'il savait.

Le dernier, un peu rouge, confus de son audace, Lorrain redemanda pour lui une pièce qu'il aimait. Il cita même la première strophe, et, en sa bouche les vers du pauvre Lélian eurent un charme nouveau, très pur.

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes...

Puis, comme les premières ombres du soir apparaissaient, Pierre fit seller les chevaux et sur un dernier mot d'espoir, il les laissa, quitta ce petit poste blanc où le calme était revenu, où l'on avait plus besoin de lui, et bientôt se perdit à leurs yeux, cheminant dans la nuit bleue étoilée.

QUATRIEME PARTIE

I

L'hiver est revenu, cet hiver de Biskra plein de verdure et de clartés.

(1) Ollendorf, Paris, Reprod. interdite.

On dirait un jeune printemps de France.

Sous le ciel clair, moins violent, — que les touristes admirent le trouvant très beau, eux qui n'ont pas connu l'effroyable été, — les feuillages se dentellent, tressaillent dans la brise qui descend des montagnes, chaque soir, un peu avant le coucher du soleil. Les massifs s'étoilent des boutons d'or des mimosas et des gommiers. Dans l'ombre des sous-bois les séguias s'en vont avec leur murmure de cascates et de ruisseaux. Et des voix, des rires de jeunes femmes et d'enfants sonnent par les allées, à travers le grand parc.

Il a repris ses habitudes. Il est là, chaque jour, un peu avant midi, sur ce banc adossé au grand massif odorant d'où s'élance un arbre de Judée, non loin de l'église, et en passant, on dit:

—C'est lui... Il est encore là, cette année!

Parfois, dans la physionomie des gens il lit une sorte d'intérêt, chez les vieilles gens surtout, les pauvres grand'mères qui n'ont plus d'enfants à aimer.

—Oui, mais il a un peu maigri," ajoute-t-on.

Il y en a qui ne sont pas revenus, ne reviendront peut-être jamais plus. Et de tous ceux qui sont là, combien reverront leur pays? Les départs vont recommencer, dans la douceur des matins clairs, au train de Constantine, les départs des pauvres morts, seuls, dans un fourgon cadenassé, plombé, placé à la queue des trains. Il n'y aura aucune marchandise dans ces wagons-là, bien clos, rien autre chose que beaucoup de vide dans l'ombre avec, par terre, au milieu, un étrange colis qui sera leur forme du moment.

Oui, il est encore ici.

C'est la troisième fois qu'il revoit cet hiver. Trois ans qu'il est arrivé!...

Il s'étonnait jadis de rencontrer au long des chemins creux ou sur le seuil des demeures, assis côte à côte, des êtres vêtus de blanc, jeunes et vieux, qui restaient là, sans bouger, ni rien dire, pendant des heures et des heures. Maintenant il est un peu devenu comme eux. Il rêve, rêve toujours. Il a des heures d'indifférence et d'oubli, des jours d'agonie, de prostration complète.

Quelquefois il écrit.

Ce qu'il élabore ainsi dans la silence, quand tout dort autour de lui, lui seul saurait s'y reconnaître. Ce sont des choses sans suite, des notes, des souvenirs, des idées qu'il a eues au cours de ses chevauchées. Il y passe des visions d'oasis où il n'est jamais allé, très mystérieuses, dressées sur l'horizon des sables, des mirages et des parfums violents. Ce n'est rien, et cela ressemble à des poésies, — qui n'en seraient pas, à causer de la rime qui est absente.

Ces heures-là sont sa joie. Il se brise à ce jeu d'éveiller les choses mortes, des choses délicates, qui l'ont ému en passant... Et il ne souffre plus.

Très rarement il songe au pays.

Le pays!... Il y reviendra un jour. C'est sûr, cela... Il s'en ira. Et il lui semble qu'il aura beaucoup de peine à ce départ, à s'arracher, à ne plus revoir jamais ces horizons des sables dont il a la nostalgie secrète... Quand?... Il ne sait pas.

Il est très bien ici dans ce calme, cet apaisement de tout, ce printemps, cette douceur qu'ont les regards des jeunes femmes qui passent. Il ne désire rien... Non, rien...

Cependant, là-bas, c'est Christine toute blonde et fine, fidèle, émue, dans la douleurs de ses vêtements noirs qu'elle n'a jamais quittés... Christine!...

Pauvre Christine!...

II

Maintenant il a une amie.

C'est la "demoiselle blanche" du Vieux-Biskra."

Un jour ils se sont rencontrés à une fête arabe donnée dans une maison de l'oasis, à propos d'un mariage. Seuls Européens parmi la foule blanche et bruyante qui les entourait ils s'étaient rapprochés, et la fête finie, ils revinrent ensemble à